

## Critique du parti de masse dans une perspective révolutionnaire

On parle beaucoup ces derniers temps de la nécessité de construire des partis de masse du prolétariat. On nous dit que la défaite du mouvement communiste serait le résultat du fait que la vision communiste du monde est devenue moins hégémonique et moins attrayante pour le prolétariat. Ainsi, la détermination et la capacité à construire une alternative socialiste replacerait l'horizon communiste au premier plan. La concrétisation de tout cela serait le développement de partis communistes de masse. Ainsi, par exemple, au sein du Mouvement socialiste (MS), la Coordinadora Juvenil Socialista (CJS) affirme dans son document politique, en parlant de sa conception du parti:

*“Son caractère hégémonique et de masse, qui en fait le parti de la classe révolutionnaire, le confrontant diamétralement au modèle blanquiste-bakouniniste des minorités conspiratrices. Le Parti communiste ne peut être qu'un parti communiste de masse, il ne le devient que lorsqu'il est le parti de larges secteurs du prolétariat, lorsque la conscience de classe s'est répandue en son sein, et il ne peut être considéré comme le parti révolutionnaire d'offensive, capable de prendre le pouvoir, que lorsqu'il représente la volonté historique concrète de la majorité de la classe révolutionnaire.”*

Comme nous pouvons le constater, il n'est pas seulement question d'un parti de masse, mais aussi de son caractère hégémonique (Gramsci et son approche volontariste) en raison de la prétendue nécessité d'atteindre la majorité de la classe ouvrière. Tout cela, dans la logique de ces positions, est un travail préalable au développement du processus révolutionnaire. Il ne s'agit en aucun cas d'approches nouvelles. Comme nous le verrons, ce sont des positions qui ont des antécédents clairs dans les positions d'abord de la IIe Internationale, puis dans les débats de la IIIe Internationale à partir de son IIe Congrès.

### Les partis de masse dans la IIe Internationale

Pour la IIe Internationale et ses partis sociaux-démocrates, le parti représentait l'ensemble de la classe ouvrière. Le parti socialiste était le parti officiel qui incarnait le prolétariat national. Le postulat de base est que la classe ouvrière existe toujours en tant que classe prolétarienne révolutionnaire. Elle s'organise donc politiquement autour de son parti, économiquement dans son syndicat unique et, pour ses besoins économiques, dans des coopératives. C'est le postulat défendu par Kautsky au sein de la IIe Internationale lors des débats sur la grève de masse, débat qui l'opposa à nos camarades historiques, en premier lieu Anton Pannekoek et Rosa Luxemburg. Nous sommes déjà revenus sur tout cela l'année dernière lors des débats sur la [II Internacional](#) et la [huelga de masas](#). Il nous semble important de souligner, comme l'ont fait nos camarades scandinaves de l'[exsección escandinava del Pcnt](#), que :

*«Le concept de « classe ouvrière » répondait à la réalité de l'économie et de la politique capitalistes ; il s'agissait d'une conception économique, pacifiste, gradualiste, démocratique et réformiste. Les travailleurs devaient s'organiser en tant que consommateurs (d'où les coopératives), en tant que producteurs (d'où les syndicats) et enfin en tant qu'électeurs (d'où les groupes parlementaires et municipaux) : tout cela représentait le grand « mouvement ouvrier » qui a vécu et prospéré au milieu de la contre-révolution, « conquérant des avantages » et « arrachant des concessions » sur le marché du travail ou au parlement. Au début des années 90, on disait encore que lorsque la majorité des travailleurs seraient organisés, une révolution pourrait avoir lieu, mais cela a été rapidement remplacé par la « socialisation » : la conclusion normale de cette vision fondamentalement évolutive. »*

En d'autres termes, cette idée d'accéder au pouvoir par une stratégie d'usure (Ermattungsstrategie), d'hégémonie progressive sur le prolétariat, ne préparait en réalité pas le long chemin vers le pouvoir et la révolution sociale (comme le croyaient Kautsky et ses alliés politiques). Ce qu'elle préparait, c'était le processus d'intégration du prolétariat dans les mailles de la socialisation du capital. Tout cela s'est manifesté dans toute sa brutalité en août 1914, lorsque presque tous les partis socialistes de la IIe Internationale ont soutenu l'effort de guerre de leurs bourgeoisies nationales et ont joué un rôle essentiel dans l'envoi du prolétariat à l'abattoir de la guerre.

En effet, cette notion éternelle de l'existence du « mouvement ouvrier » ne pouvait que conduire à son intégration dans le monde du capital. Le prolétariat n'existe pas toujours en tant que classe révolutionnaire en action, mais il est généralement socialisé par les mécanismes du capital et par la paix sociale. Comme Marx l'a longuement développé dans son œuvre, l'idéologie de la classe dominante est l'idéologie dominante. Plus tard, avec sa théorie du fétichisme de la marchandise, il a expliqué avec encore plus de précision les mécanismes de reproduction impersonnelle et sociale du capital. Autrement dit, comment nous, les prolétaires, naturalisons les catégories du capital par la manière dont les relations sociales se revêtent et se cachent dans les choses. Les relations sociales se déguisent en choses et, ce faisant, neutralisent et dissimulent l'antagonisme social. La socialisation du capital a étendu cette logique de neutralisation et d'intégration sociale à l'ensemble de la vie. Dans ce processus, les partis politiques de masse et parlementaires de la social-démocratie, les syndicats et leur rôle de médiateurs entre le prolétariat et la bourgeoisie, les coopératives et leur rôle dans la production et la distribution de la richesse toujours marchande ont joué un rôle fondamental. Tout le réseau de la IIe Internationale a joué un rôle fondamental, sur le plan historique, dans le processus de socialisation et d'intégration du prolétariat dans le monde du capital. C'est pourquoi, lorsque la Grande Guerre a éclaté, les directions des partis socialistes ont été claires. Les « conquêtes acquises », c'est-à-dire le processus d'intégration du prolétariat dans l'État national, ne pouvaient être remises en question.

C'est pourquoi la bataille menée au sein de la IIe Internationale par les minorités révolutionnaires internationalistes était si importante. Cette bataille a été menée de manière inégale et discontinue. Dans cette bataille, Rosa Luxemburg a eu raison de mener le combat contre Kautsky en premier lieu et de défendre le caractère universel de la grève de masse. Au contraire, Lénine et les bolcheviks ont continué à se revendiquer comme disciples de Kautsky jusqu'en 1914, tout comme Trotsky. Cependant, à partir de 1914, la position des bolcheviks sera décisive et préparera programmatiquement le développement de la vague révolutionnaire ultérieure et la victoire prolétarienne d'octobre 1917. Pour cela, la stratégie du défaitisme révolutionnaire face à la Première Guerre mondiale et la nécessité de rompre politiquement avec la IIe Internationale et la social-démocratie seront décisives. La nécessité de constituer de nouvelles organisations politiques prolétariennes en rupture, des partis communistes. Dans cette tâche, Rosa Luxemburg était cependant en retard sur les bolcheviks, la gauche italienne et la gauche germano-néerlandaise, comme le soulignent à nouveau nos camarades de l'ex sección escandinava del Pciit:

*« Cependant, le réformisme ouvert des années 1990 et le sabotage des luttes du début du siècle par la Deuxième Internationale avaient généré une opposition qui critiquait d'abord Bernstein, puis Kautsky. Cependant, R. Luxemburg, A. Pannekoek et L. Trotsky n'ont pas réussi à comprendre le rôle historique de la Deuxième Internationale. Ils se sont contentés de critiquer les théories qui exprimaient ce rôle. Luttant contre le chauvinisme de Bissolati pendant la campagne de Libye en 1912, la gauche italienne (A. Bordiga) a adopté une position*

*d'opposition dans le même sens, même si, comme les bolcheviks, elle n'est pas allée jusqu'à adopter une position critique générale contre la Deuxième Internationale depuis ses origines jusqu'en 1914. Internationale (voir les critiques parallèles de Lénine et Krief à l'égard de la brochure Junius de R. Luxemburg. Seuls la gauche de Zimmer ald (1915-1916), les bolcheviks et les Bremerlinke, ainsi que quelques groupes suédois, norvégiens et suisses, sans compter le groupe « Lichtstrahlen » de Berlin (dont l'existence fut éphémère), assistèrent au début du règlement de comptes avec la IIe Internationale, absolument nécessaire à l'existence d'un nouveau mouvement révolutionnaire. Le point essentiel de cette réaction était le défaitisme révolutionnaire : transformer la guerre impérialiste en guerre civile . Tant la gauche italienne que les tribunistes hollandais se trouvaient dans cette position, tandis que les spartakistes ne semblaient pas vouloir aller aussi loin, surtout lorsqu'il s'agissait de tirer la conclusion naturelle, à savoir la rupture avec la Deuxième Internationale et la constitution d'une nouvelle Internationale (voir les critiques parallèles de Lénine et Krief à l'égard de la [Brochure de Junius](#) de R. Luxemburg). »*

En définitive, nous pouvons tirer trois leçons de tout cela.

- 1) Le prolétariat se constitue en classe et en parti à travers sa lutte. Il n'existe pas de classe naturellement constituée. Il n'y a pas de classe ouvrière éternelle, comme le défendait Kautsky. C'est pourquoi les processus d'accélération historique qui découlent des développements généralisés de la lutte des classes, les processus discontinus de rupture avec l'ordre et la paix bourgeois, sont si importants. La plus grande de ces discontinuités est la révolution. Une révolution où le prolétariat entre en scène grâce à sa constitution et à la direction de son parti communiste. Nous avons abordé tous ces sujets dans notre cahier sur la [catastrophe capitaliste et la théorie révolutionnaire](#).
- 2) Dans sa lutte, le prolétariat sépare en permanence les minorités révolutionnaires qui tentent de défendre et de faire avancer le programme communiste. Ces minorités révolutionnaires ne constituent plus le parti. Celui-ci se constitue dans le processus généralisé de lutte des classes, dans la révolution, mais elles font bien sûr partie de son parti historique. Dans ce processus de ségrégation, certaines minorités sont évidemment plus conscientes et plus claires que d'autres. Mais il n'existe pas de parti cohérent et compact depuis la nuit des temps que la révolution ne ferait que confirmer, face à tous les incrédules du passé. L'histoire ne fonctionne pas selon ces schémas théologiques. Comme nous l'avons vu précédemment, Lénine n'avait pas toujours raison, même s'il avait des raisons fondamentales au niveau programmatique qui lui ont permis de diriger l'énergie révolutionnaire qui a éclaté en 1917, même s'il a ensuite commis des erreurs fondamentales à partir de 1920. On peut en dire autant de Rosa Luxemburg ou de tout autre compagnon historique. Il n'existe pas de « grands hommes » exempts de contradictions. Nous sommes des militants communistes qui essayons de défendre et de développer notre programme historique au profit de l'émancipation du prolétariat. Le tournant du XXe siècle était particulièrement complexe, avec le processus de socialisation du capital en cours, et impliquait la nécessité de rompre avec plusieurs des tactiques que le mouvement ouvrier avait développées au sein de la IIe Internationale.
- 3) De hecho, En effet, comme [Mitchell](#) le développe dans son texte Communisme sur la critique de la genèse des partis de la IIIe Internationale, le parti communiste est pour nous toujours une minorité de la classe ouvrière. Deux conceptions du parti s'opposent ainsi :

«En Bulgarie, au moment même où se formait la faction bolchevique au congrès de Londres en 1903, la gauche, les « étroits », se sépara du parti officiel des « larges ». Comme dans le parti russe, deux conceptions du parti s'opposaient : le parti de masse et le parti centralisé, ce dernier visant la précision théorique et la fermeté politique (...) D'un côté, nous verrons la faction bolchevique, presque isolée, récolter les fruits de son intransigeance principiste en octobre 1917. De l'autre, tous les partis s'efforceront de suivre les traces du « parti de masse » allemand, paralysant ou freinant ainsi la maturation des courants marxistes. »

Ainsi, le parti de classe peut contribuer au processus de clarification du prolétariat en lutte, devenir un vecteur qui aide programmatiquement la classe qui se constitue en parti. La délimitation programmatique du parti, dans un sens communiste, est essentielle à sa constitution. C'est le contraire du caractère diffus, éclectique et dilué des éléments programmatiques dans les partis de masse, comme on l'a déjà vu à l'époque de la IIe Internationale.

### **La naissance de l'Internationale communiste et la défense des partis de masse**

La naissance de l'Internationale communiste en 1919 fut un élément essentiel qui accompagna, sur le plan programmatique et organisationnel, le développement de la vague révolutionnaire qui, triomphant dans la Russie tsariste, se propageait comme une traînée de poudre à travers toute l'Europe. Au début, les partis communistes nés dans le sillage de la révolution russe ont spontanément adopté des positions de gauche (communistes). Nous l'avons vu dans le cas espagnol, et c'est un processus assez généralisé dans les partis communistes naissants. Seuls les cas russe, italien et germano-néerlandais présentaient des tendances plus mûres et plus profondes de la gauche communiste, bien que dans d'autres cas, comme en Angleterre ou en Bulgarie, ces tendances étaient réelles et non seulement instinctives ou spontanées. Les années 1919-1920 marquent un tournant dans la vague révolutionnaire. L'explosion initiale envahit l'Europe et met fin à la guerre en novembre 1918. Cette explosion donne lieu à des expériences limitées de dictature du prolétariat en Hongrie, en Bavière, en Slovaquie (très brièvement), mais elle tend rapidement à passer à la défensive. Le triomphe de la révolution mondiale allait être beaucoup plus compliqué que ne le pensaient nos camarades de 1918.

Nous connaissons déjà la réaction de la direction de l'Internationale communiste face à ce reflux de la vague révolutionnaire. Une réaction qui commence par l'un des pires textes écrits par Lénine : La maladie infantile du communisme. Nous avons déjà longuement abordé ce sujet dans notre texte Le passé de notre être. La révolution était en reflux, sa force motrice connaissait provisoirement un recul qui pouvait préparer une nouvelle offensive et une nouvelle attaque ultérieure. Les révolutions sont discontinues, comme l'avaient déjà souligné des camarades tels que Marx ou Rosa Luxemburg ; comme la vieille taupe, elles apparaissent et disparaissent pour réapparaître, de défaite en défaite jusqu'à la victoire finale. Cependant, la décision prise par la direction de l'Internationale communiste n'était pas celle d'une attente lente et patiente. Ce n'est pas la défense intransigeante des positions communistes et internationalistes qui nous avait permis d'avancer autant dans la réalisation de nos objectifs. Sa voie était celle du retour à certaines des positions historiques de la social-démocratie et de la IIe Internationale. La revendication du travail dans les institutions bourgeois et au parlement, la revendication du travail acharné dans les syndicats, le front unique avec la social-démocratie et même la possibilité de former un gouvernement ouvrier avec eux et, enfin, la fusion avec les ailes gauches de la social-démocratie. La rupture avec la social-démocratie et le kautskysme n'avait pas été profonde et totale. Le renégat Kautsky, expulsé de la sphère révolutionnaire depuis

1914, réapparaissait en se cachant derrière les drapeaux de l'Internationale communiste et du bolchevisme. Tout cela prépara au niveau international la rupture contre-révolutionnaire qui entraîna par la suite la bolchévisation à partir du Ve Congrès de l'Internationale et le stalinisme qui régna à partir de 1926 avec la théorie du socialisme dans un seul pays (en réalité dans aucun).

Mais procédons par étapes. Après la critique de Lénine à l'égard de la gauche communiste (lors du IIe Congrès de l'Internationale communiste), le IIIe Congrès de 1921 défend la perspective d'un front unique : l'unité d'action avec les autres organisations du mouvement ouvrier, sur le plan économique et politique. Ainsi, les partis socialistes n'étaient plus des ennemis de classe, qui avaient contribué à tuer des milliers de camarades à travers le monde, mais des alliés potentiels. Lors de la réunion plénière élargie du Comité exécutif de l'Internationale communiste (ECCI) de décembre 1921 et janvier 1922, consacrée au thème du front unique, il est question pour la première fois de gouvernement ouvrier. C'est lors du IVe Congrès de l'Internationale communiste en 1922 que le thème du gouvernement ouvrier comme forme transitoire vers le pouvoir soviétique sera développé sur le plan théorique et politique. Et lors du Ve Congrès de 1924, tout cela fait un bond en avant vers la bolchévisation qui, en réalité, suppose également une discontinuité qui s'oriente déjà de manière irréversible vers la contre-révolution. Les anciens révolutionnaires qui, comme Trotsky, avaient été les protagonistes de cette politique opportuniste au sein de l'Internationale, sont écartés au profit d'une [nouvelle orientation](#) visant à défendre les [intérêts géopolitiques de l'État russe](#). L'Internationale cesse d'être un organe révolutionnaire (même si elle l'était de plus en plus dans un sens opportuniste) et devient un instrument international au service des intérêts de l'État russe.

Nous reviendrons sur ces questions -front unique et gouvernement ouvrier- dans un prochain article. Concentrons-nous pour l'instant sur le sujet qui nous intéresse : la construction de partis communistes de masse par la fusion avec les courants « de gauche » de la social-démocratie. Il s'agit d'une tactique universelle que la direction de l'Internationale communiste souhaite appliquer depuis 1920. Pour ce faire, elle avait expulsé la majorité du KPD en 1919 (ce qui donna naissance au [KAPD](#)) et, en octobre 1920, elle fusionna avec l'aile gauche de l'USPD après le congrès de Halle. Nous avons déjà vu, dans notre [cahier sur le PCE](#), que dans le cas espagnol également, le Parti communiste espagnol, dont les positions étaient beaucoup plus claires, a été contraint de fusionner avec le PCOE, aux tendances clairement opportunistes. Et dans le cas italien, l'un des plus importants, l'Internationale communiste commence à faire pression pour la fusion avec le PSI de Serrati dès la fin de 1922 au moins. Pour Zinoviev, après le IVe Congrès de l'Internationale en novembre-décembre 1922, la scission de [Livorno](#), qui donna naissance au PCdI, avait été très précipitée. Un parti très clair et déterminé dans ses positions communistes et intransigeantes, mais qui constituait une minorité du prolétariat. L'obsession de l'Internationale face au reflux de la vague révolutionnaire (et en Italie après la défaite du [Bienio rosso](#) et la montée du fascisme) était de conquérir la majorité de la classe ouvrière. La direction du PCdI dirigée par Bordiga (mais aussi les secteurs issus de l'Ordine Nuovo comme Terracini, Gramsci ou Togliatti) s'opposait aux pressions de l'Internationale. La proposition cohérente de Bordiga, qui fut arrêté à cette même époque par la police du régime fasciste, était de démissionner de la direction du PCdI pour mener la bataille politique (tout cela en cohérence avec les positions centralistes du programme communiste). Gramsci, sous la pression de l'Internationale communiste, s'opposa à mener la bataille en dehors de la direction du PCdI, ce qui marqua le début du lent processus de bolchévisation et de stalinisation du parti italien dirigé par [Gramsci](#) lui-même.

La gauche italienne au sein de l'Internationale s'est opposée à cette dérive dégénérative. Son combat nous semble être un exemple et une leçon dont nous devons tirer parti, nous, révolutionnaires d'aujourd'hui. Elle se distingue de la gauche germano-néerlandaise qui, en raison de ses divergences avec l'Internationale, a décidé de créer une Internationale communiste ouvrière sous la houlette de Gorter, une décision marquée par le volontarisme et la précipitation. Face à cette position des Allemands et des Néerlandais, la gauche italienne a décidé de mener la bataille au sein de l'Internationale. Une bataille menée jusqu'à ce que cela soit possible, même s'ils étaient pleinement conscients de la dérive dégénérative vers laquelle se dirigeait l'Internationale. Mais en son sein, il y avait encore de nombreux éléments authentiquement communistes et, bien sûr, l'Internationale n'était pas encore une force directement contre-révolutionnaire (comme elle commença à l'être clairement à partir de 1926/7).

Pour résumer cette bataille, nous pensons qu'un rapport rédigé par Bordiga au début des années 60 du XXe siècle lors d'une réunion du Pcnt est très important : [1919-1926. Rivoluzione e controrivoluzione in Europa](#). Il y explique comment les positions et les origines de la gauche italienne étaient beaucoup plus claires (face aux bolcheviks) et les défauts du second internationalisme qui ont affecté la direction bolchevique de l'Internationale tout au long de ce débat.

« C'est pourquoi nous devons partir, en premier lieu, du fait que les origines historiques de notre courant ont les mêmes fondements que ceux des bolcheviks, les mêmes que ceux du Parti communiste russe. Et, en fait, nous pouvons peut-être revendiquer des origines encore plus claires. Pourquoi disons-nous encore plus claires ? [Parce que nous avons été déterminés par une situation capitaliste plus mûre. Les bolcheviks méritent d'être reconnus pour avoir su maintenir une grande cohérence au début, malgré les conditions extrêmement difficiles de la Russie arriérée]. »

Comme nous l'avons dit précédemment, Bordiga dénonce le retour des positions de la IIe Internationale au sein du camp communiste :

« *Les raisons qui ont causé l'effondrement de la Deuxième Internationale étaient toujours d'actualité. La dictature du prolétariat était l'épreuve décisive qui allait révéler le véritable internationaliste de la IIe Internationale qui, à ce moment-là, jurait fidélité à l'Internationale communiste. Nous écrivions dans Rassegna Comunista, en 1921, que toute structure, comme un mécanisme, répond à des lois fonctionnelles inviolables. Si nous démontrons qu'il est impossible de conquérir progressivement le pouvoir et transformer l'État bourgeois au profit du prolétariat et du communisme, nous devons avoir le courage d'affirmer qu'il est également impossible de transformer la structure des partis sociaux-démocrates, leurs objectifs parlementaires et syndicaux-corporatifs, en une structure compatible avec le parti révolutionnaire de classe, un organe prédisposé à la conquête violente du pouvoir.* »

La précipitation et l'impatience conduisaient à transiger et à remettre en question les positions révolutionnaires. Tout semblait être une simple question d'opportunité politique. Il fallait être plus malin que la social-démocratie. Il fallait les tromper avec les tactiques du front unique et du gouvernement ouvrier, rechercher des alliances, y compris politiques et organiques, afin de pouvoir créer des partis de masse qui conquéraient la majorité de la classe ouvrière. L'objectif était de créer, par le biais de gouvernements ouvriers en alliance avec la social-démocratie, des situations hybrides qui anticiperaient la révolution et la dictature du prolétariat. Nous savons déjà que tout cela a été un échec total. Il suffit d'étudier non pas l'Octobre russe, mais l'Allemagne de 1923, précédée par les gouvernements ouvriers de Saxe et de Thuringe. Toutes

ces tactiques ne faisaient que semer la confusion dans l'organe révolutionnaire et réduisaient à néant tout ce qui avait été accompli de positif sur la voie de la clarté programmatique et organisationnelle. Comme le soulignait Bordiga :

*« La scission qui s'est produite à Livourne a été l'épilogue d'un développement historique important. Ses décisions ont été plus puissantes non seulement que celles de tous les Lazzari, Serrati et Mussolini du monde, mais aussi que celles de l'Internationale communiste elle-même et des hommes responsables de sa direction, qui se sont comportés de manière tragiquement contradictoire à cet égard. Si Livourne a été baptisée par les décisions mentionnées, les Conditions de Moscou ont été confirmées par son exemple. Aucun des deux épisodes de la révolution n'a donné lieu à une « législation » rédigée par une oligarchie, mais à une norme issue de toute l'activité prolétarienne mondiale, au cours d'un siècle. Il n'y avait rien d'artificiel dans la séparation des communistes des réformistes et des maximalistes qui les défendaient ; en tout cas, c'était artificiel de la freiner. »*

La tragédie de l'Internationale fut de ne pas accorder suffisamment d'importance à la clarté révolutionnaire. Les révolutions ne se font pas, elles se dirigent. Les situations révolutionnaires ne peuvent être créées artificiellement. Après une défaite et un reflux révolutionnaire, comme ce fut le cas en 1920, il fallait simplement faire preuve de patience et de fermeté révolutionnaire. Vouloir créer artificiellement, par le nombre, les conditions de la révolution n'a fait que contribuer à tout faire dégénérer. Tout d'abord, cela a fait dégénérer ce qui avait été construit de plus précieux jusqu'alors : un parti communiste mondial officiel.

*« Ce court-circuit avait généré une conception déformée du progrès révolutionnaire au sein de la direction de l'Internationale communiste. Peu à peu, mais de manière de plus en plus évidente, cette structure accordait une importance croissante à des facteurs purement quantitatifs, au sens de réalisations et de succès au sein de la société telle qu'elle est. Ce n'est pas un hasard si Levi, qui était venu à Livourne pour flirter avec Serrati et qui a tenté de faire de même avec moi, a écrit une lettre à l'Internationale louant le PSI, tout en chiffres, sachant que les destinataires étaient très sensibles à ce genre de discours. Les partis ont donc été évalués selon des critères peu réalistes, basés sur des données qui changeaient en quelques mois, sacrifiant les critères de fiabilité liés à la continuité programmatique et organisationnelle, l'adhésion aux principes, la rigueur, la capacité organisationnelle physique des travailleurs, et pas seulement le prestige auprès des électeurs. »*

Croître à tout prix semblait être un signe de rapprochement vers l'objectif révolutionnaire. L'analogie avec ce qui s'était déjà produit au sein de la IIe Internationale semble évidente. La croissance en période de reflux signifiait simplement que des influences extérieures à la clarté programmatique entraient dans l'organe révolutionnaire. Une tendance à l'homologation avec le monde du capital prévalait sur la nécessaire rupture révolutionnaire et communiste.

En effet, face aux visions kautskystes qui parlent d'un mouvement ouvrier qui existe toujours, il était très important de comprendre que les partis révolutionnaires sont toujours une question de minorités. Même au stade du développement révolutionnaire, où le parti formel se constitue et acquiert, évidemment, des chiffres très importants, sa réalité est simplement celle d'une minorité de la classe. Ce qui est décisif, ce n'est pas l'arithmétique de la révolution, mais la relation dialectique qui s'établit entre la classe et le parti. Ce qui importe, c'est la capacité du parti à diriger les énergies révolutionnaires du prolétariat. Comme nous l'écrivions récemment dans une correspondance avec un camarade sur la dictature du prolétariat :

*«L'être détermine la conscience et c'est le capitalisme qui produit son fossoyeur historique, le prolétariat et sa théorie révolutionnaire, son programme, la boussole de son action, qui s'incarne dans les minorités révolutionnaires et, à certains moments clés, dans son parti (...) Car si l'insurrection n'est pas menée par l'ensemble du prolétariat, mais qu'un très large minorité joue un rôle actif, s'exprimant à travers ses organismes de classe et trouvant sa direction politique dans le parti, la dictature qui s'ensuivra ne pourra se maintenir qu'avec le soutien actif de la majorité du prolétariat.»*

Bordiga soulignait la même chose en affirmant que la victoire de la révolution est un fait qualitatif et non quantitatif. Et que le communisme n'est pas anticipé par les grands partis de masse, mais par des minorités révolutionnaires :

*«Les révolutions ne peuvent être anticipées que par des minorités. Le germe mutant de la nouvelle société qui commence à s'enraciner dans l'ancienne ne peut faire partie que d'un groupe temporairement isolé, voire incompris.»*

Il ne fallait pas craindre la défaite provisoire de la première phase de l'assaut prolétarien lancé en 1917. La force de notre classe restait intacte, elle n'avait pas encore été vaincue. Ce n'était qu'un recul momentané, comme l'ont démontré par la suite les assauts de classe partout dans le monde : de l'Allemagne à l'Angleterre, de la Chine à l'Espagne, etc. Mais ces assauts, cette énergie de notre classe, ne pouvaient plus converger avec le parti de classe qui avait été intégré et phagocyté par la logique politique du capital : la contre-révolution avait vaincu. Mais dans cette bataille du début des années 1920, la gauche italienne avait raison face à Lénine et Trotsky:

*«La contre-révolution a triomphé et le capitalisme contrôle désormais complètement tous les pays, y compris la Russie elle-même. Aujourd'hui, il est facile de dire que des erreurs ont été commises à l'époque, mais nous l'avons dit à l'époque. Lénine s'est-il trompé ? Il savait aussi bien que nous que la politique de front unique était dangereuse et, en fait, il ne l'a jamais adoptée en Russie. Mais à l'époque, il semblait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, que les masses se soulèveraient bientôt pour lutter, sinon au niveau mondial, du moins au niveau européen ; nous avons donc dû prendre le risque de ne pas nous éloigner plus que nécessaire des partis qui bénéficiaient du soutien populaire.»*

*De toute évidence, la révolution n'avait pas encore inspiré une politique suffisamment rationnelle pour répondre à la nécessité d'un changement radical. Le centre de Moscou était écrasé par cette responsabilité présumée ; il voulait discipliner les forces centrifuges et s'assurer que les forces fondamentales qui nous accompagnaient, qui faisaient preuve d'un élan formidable, entraînaient toutes les autres, y compris celles qui nous avaient déjà trahis à plus d'une reprise. Peut-être qu'à ce moment-là, l'Internationale ne voulait pas être trop précise, elle voulait laisser une certaine flexibilité parce qu'elle estimait que nous étions trop proches de la bataille pour énoncer des règles rigides et trop strictes. Le temps a passé sans que ces occasions favorables ne se présentent, et aujourd'hui, nous pouvons dire que nous avions raison et que Lénine avait tort. Évidemment, l'histoire ne s'écrit pas ainsi. Comme nous l'avons vu, il y avait des raisons de se dépêcher de faire la révolution. Après tout, nous avons continué à lutter précisément parce que nous ne considérions pas que toutes les portes de la révolution étaient fermées, du moins jusqu'en 1926, même si dès 1921, et même avant, il y avait déjà de nombreux signes indiquant le contraire.»*

## Conclusions

Comme nous l'avons vu, la précipitation révolutionnaire et le volontarisme ont pris le pas sur la patience et la clarté programmatique. La prétention de créer des situations révolutionnaires artificielles est devenue de plus en plus dominante. Il semblait que si l'on était suffisamment flexible, on pouvait attirer les masses prolétariennes qui étaient encore dominées par l'opportunisme politique et la social-démocratie d'une manière ou d'une autre. Si l'on n'était pas suffisamment rigide dans les processus d'intégration ; si l'on parvenait à intégrer des masses importantes de militants sociaux-démocrates, même s'il y avait un fossé entre leurs déclarations révolutionnaires et leur pratique opportuniste et bourgeoise ; si l'on trompait la droite de la social-démocratie par la politique du front unique, etc. le résultat final serait le triomphe de la perspective révolutionnaire. Il fallait prendre quelques raccourcis, mais le résultat finirait par arriver. Le raccourci s'est finalement révélé être une impasse. Il s'est avéré que c'était une voie sans issue révolutionnaire, une trajectoire qui a débouché sur une contre-révolution dont nous ressentons encore les effets dans notre chair. Et comme le disait [Mitchell](#):

*« Lénine n'a pas su mesurer l'énorme battage opportuniste qui allait entourer sa directive (...). Pour que ces compromis soient plausibles, il fallait donc voir la réalité avec optimisme, ce qui conduisit Lénine à déclarer que l'aile gauche, l'aile prolétarienne du Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne [USPD], menait une lutte implacable contre l'opportunisme et le manque de caractère de Kautsky, Hilferding, Ledebour, même s'il s'est avéré par la suite que Daumig et Stocker, les représentants désignés de cette aile gauche, ressemblaient étrangement à Kautsky et à ses semblables dans la théorie et dans la pratique. Tout cela revenait à confondre, une fois de plus, les ouvriers révolutionnaires avec les courants contre-révolutionnaires qui continuaient à les influencer et à les diriger. »*

En effet, le parti communiste <sup>»</sup> ne peut survivre sans la combinaison dialectique entre la clarté du programme communiste et l'énergie et l'élan vital créés par l'activité autonome de la classe. Il se nourrit de la rupture que le prolétariat opère à travers sa lutte généralisée et étendue, rompant avec la paix sociale de l'ordre capitaliste. La relation entre la classe et le parti est une relation dialectique et réciproque, une relation unitaire mais non identique (les tâches du parti, en tant qu'organe de classe, sont décisives pour diriger l'énergie libérée par la classe). En l'absence de cette énergie et de cette vitalité de la lutte des classes, sans ce terrain privilégié qui crée la polarisation et l'ionisation sociale, le volontarisme du parti ne fait qu'aggraver la situation. Il ne faut pas créer de situations révolutionnaires. L'activisme et le volontarisme conduisent à un processus inverse. Seule la vitalité de la classe permet au parti d'intervenir de manière cohérente dans la situation sociale, conformément à ses principes. Seul cela favorise la nécessaire [renversement de la praxis](#) qui caractérise le sens du parti et le développement réel des situations révolutionnaires. Lorsque cela se produit, c'est la classe, à travers son parti historique et formel, qui parvient à intervenir contre la société capitaliste. Elle peut tenter de renverser la logique capitaliste et de détruire les prémisses de sa reproduction sociale. Lorsque cette lutte généralisée n'a pas lieu, toute intervention dans la société capitaliste est dominée par sa logique matérielle, par l'intégration dans ses mécanismes de reproduction sociale. Le parlementarisme, le syndicalisme, le front unique avec la social-démocratie, la création de coopératives (comme cela avait déjà été démontré auparavant avec la social-démocratie), etc. ne sont pas des organismes neutres qui peuvent être utilisés intelligemment par le parti du prolétariat. Ce sont des institutions qui s'intègrent dans le monde du capital, qui colonisent ceux qui luttaient contre le capitalisme. Comme le soulignait Mitchell dans le texte déjà cité, l'unité avec les « socialistes de gauche » n'était rien d'autre que la convergence avec les « vendeurs ambulants » du

communisme parmi le prolétariat, c'est-à-dire l'unité avec des communistes de parole, mais pas dans les faits. Cela ne faisait que créer une énorme confusion et des improvisations. Les tâches du moment étaient autres. Il s'agissait de dresser un bilan adéquat de la situation et :

*«Il fallait concentrer les efforts sur le renforcement politique et organique des minorités communistes déjà constituées, les aider à créer des cadres solides grâce à la sélection naturelle qui s'opère dans la lutte des classes elle-même (...). Il était nécessaire de poursuivre les scissions politiques et une clarification idéologique rigoureuse. »*

Dans le même ordre d'idées, Bordiga a ensuite développé son argumentation dans un texte désormais largement cité. Il s'agissait d'être un vecteur de polarisation et de clarification :

*« C'est l'énoncé d'une méthode : le parti historique n'est pas une entité quantitative ; il peut trouver son expression matérielle dans un petit nombre ou dans un grand nombre d'hommes, peu importe. L'élément quantitatif et formel qui nous fait parler de « mouvements de masse » est une conséquence. Mais les conditions que nous avons définies, en empruntant le langage de la physique, comme « polarisation sociale », comme dans les champs électriques, dans les solides cristallins ou dans l'ionisation d'un gaz, sont nécessaires. Le nombre d'électrons et d'atomes impliqués n'a pas d'importance pour déclencher l'événement, mais il doit se produire pour qu'il se propage quantitativement. La conquête de la soi-disant majorité intervient donc après que les conditions initiales de théorie, d'action et d'environnement ont été remplies. Nous pouvons expérimenter toutes les tactiques que nous voulons, à condition que notre mission révolutionnaire ne contienne pas de mots qui puissent sembler contradictoires, désobligeants ou même simplement oubliens de nos principes. Nous ne voulions donc pas que la question de la majorité soit posée comme une condition. La « conquête de la majorité » peut très bien se produire, mais ce n'est pas un pont qu'il faut franchir avant que la révolution ait ionisé les molécules sociales. Nous avons cité l'exemple russe des milliers de fois : lors de la dernière réunion du Comité central du parti avant l'insurrection, le groupe dirigeant se dissout au moment même où la polarisation sociale atteint son paroxysme. Lénine doit traiter tout le monde comme des traîtres et parvient à faire comprendre le concept : si cette heure passe, tout est perdu. Est-ce lui seul qui proclame l'action ? Non. À ce moment-là, l'action est proclamée par ce mystérieux champ de forces, par la physique irrésistible de la révolution qui choisit Lénine comme instrument. C'est le cerveau social en mouvement. Vous voyez, parfois, il semble que nous inventions des termes, que nous distillons de nouvelles formules de notre cerveau, alors qu'en réalité, elles étaient déjà anticipées chez Marx, et c'est excellent que vous, camarades français<sup>1</sup>, las hayan sacado a la luz, desenterrándolas en el palimpsesto de la revolución, donde ya llevaban escritas más de un siglo.*

Dans cet exemple de physique sociale qu'est la révolution, l'élément de croissance quantitative provient de la polarisation et de l'ionisation sociale, lorsque les masses prolétariennes entrent massivement sur la scène historique. C'est à ce moment-là que le prolétariat en lutte peut converger avec son parti. Un parti historique qui devient formel précisément parce qu'il est dialectiquement constitué en harmonie et en relation avec le mouvement de classe lui-même. Toute tentative d'anticiper ce fait, de rechercher des voies intermédiaires, de croître artificiellement, ne se fait qu'au prix de l'oubli des positions révolutionnaires. Le programme s'estompera progressivement, d'abord dans l'opportunisme, puis en s'intégrant dans le monde du capital. C'est pourquoi les partis de masse riment toujours avec la gauche du capital.

---

<sup>1</sup>Bordiga fait référence à Jacques Camatte et Roger Dangeville [Note de Barbaria].